

Quand je serai grand,
je serai mort

Nicolas Liau

Quand je serai grand,
je serai mort

contes déliquescents

Préface de Claude Lecouteux

Postface de David Dunais

FLATLAND ÉDITEUR
LA FABRIQUE D'HORIZONS

Direction d'ouvrage :

Lionel Évrard

Illustration de couverture :

Victor Soren, *La nuit dans les couloirs* (2014)

Design graphique :

Roland Vilère

Révision orthotypographique :

Elvire Arnold

© 2020 :

Victor Soren pour l'illustration de couverture,

Roland Vilère pour la maquette,

Claude Lecouteux pour la préface,

David Dunais pour la postface,

Flatland éditeur pour la présente édition,

Nicolas Liau pour chacune des nouvelles, le prologue et l'épilogue

Une publication de l'association Flatland

11, rue du Coin de Terre, 59200 Tourcoing, France

novelliste@redux.online

<https://novelliste.redux.online>

ISBN : 978-2-490426-08-9

EAN : 9782490426089

Première édition, septembre 2020



Pour ma mère.
À la mémoire de mon père.

*La jeunesse n'est qu'une flamme qui s'éteint bien
trop vite et la vieillesse n'est qu'une plaine de cendres,
et entre les deux, on n'a droit à rien d'autre que toute
la souffrance du monde.*

F. M. Crawford, Le Sourire mort

*Mais, étant ce que je me trouve être, il me semble
que, de toutes les créatures mortelles, je suis celle à qui
il sied le mieux de mourir.*

Nathaniel Hawthorne, La Tache de naissance

*Quand je serai grand, je serai mort
La Terre aura cassé sa pipe
J'aurai des serpents sur la lippe
Et sous ma tête un rat qui mord*

*Quand je serai vieux, je serai mort
La boue aura bouffé ma trogne
aujourd'hui qui bave et qui grogne
demain confite de remords*

Alain Lefevre, Cœur noir

En quatorze chapitres accompagnés d'un prologue et d'un épilogue, Nicolas Liau nous entraîne dans un univers fantastique dont le thème principal est la mort et ce qui l'accompagne. Il nous présente une pléiade de personnages singuliers : Léopoldine, au pied bot ; Romuald, un simple d'esprit ; une femme, Agathe, qui semble relever de la catégorie des goules et collecte la substance de la mort en jouant de la viole ; deux amies qui, pour échapper au mariage, décident de se suicider, mais l'une d'elles n'ose pas par peur du trépas : dès lors, la défunte n'a de cesse d'entraîner la survivante dans la mort. Cléore, enceinte, qui se noie et dont Anceline trouve la sépulture et veut s'emparer du linceul de la défunte, un thème bien connu des légendes populaires et qui se finit toujours mal. Voici un jeteur de sorts récitant un charme, et, nouveauté, des nourrissons vampires ! Il y a aussi Lazare qui comprend le langage des arbres qui retiennent les âmes torturées : le sorbier, le bouleau, l'aulne, le pin se confient à lui. Bref, situations surprenantes foisonnent ; voyez ces bottes au pouvoir magique qui permet de s'enrichir sans effort... Mais l'avare qui les possède dépouille les tombeaux de leurs richesses et en est bien puni. Émouvante est la figure d'Otza, comme « gribouillée par un caricaturiste. »

Les animaux ne sont pas absents de ce voyage dans l'innommable : des corbeaux, bien sûr, des oiseaux, « grêlons de plumes noires », des chauves-souris, une araignée qui se remonte avec une clé...

Les tombes semblent s'ouvrir puisqu'on retrouve leur dalle de travers, des noms de lieu – « Allée de la Porte Close » – suggèrent un mystère. Une grange biscornue suscite une image à l'arrière-plan

ténébreux, « la Gueule des deux Mignonnes », puits naturel, laisse entrevoir une communication avec l'autre monde.

Rédigées dans un style alerte et plein de trouvailles, ces nouvelles d'un monde que l'on ne soupçonne pas, ou dont on ne veut rien savoir, nous entraînent sur les traces d'un « promeneur suicidaire »...

À déguster sans modération !

Claude Lecouteux

Professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne

Les Rêveries d'un promeneur

Elle me rend la monnaie. Je la lui arrache presque des mains, puis tourne les talons. Pas le temps de lui faire les yeux doux. Si j'avais eu un œil serti au creux de la nuque, j'aurais pu surprendre son ricanement sournois et l'écraser sous le monolithisme de mon regard. Mais le Très-Haut, jadis, a fait le choix, très bas, d'aveugler le verso de sa créature.

Avec, au bord des lèvres, une civilité postiche, l'ogresse grimée en boutiquière me retient et commence à me vanter la saveur veloutée de ses grenades qu'elle tripote une à une sur leur étal, d'une manière obscène. Trop tard ! Les portes s'écartent déjà l'une de l'autre. Et je m'évade de l'échoppe avec, au bout de mes bras, entassé dans de vieux sacs de jute, de quoi survivre pendant deux semaines. Plus, j'espère.

Comme toujours, l'air, plombé, me comprime et m'écrase sur le trottoir. Mon thorax se resserre sur mes poumons. Mes vertèbres se tassent et s'aplatissent. Le vacarme des calèches et des cyclomoteurs vient varloper mes oreilles et marteler mes tympanes jusqu'à ce qu'ils se frôlent à l'intérieur de mon crâne. Il faut déguerpir... Mais par où, déjà ?

Une légère odeur de renfermé. Comme un relent de cloître. Ma cache n'est plus très loin, recroquevillée dans le fond d'une impasse, là où même l'appétit des termites et des capricornes ne saurait me trouver. Terprites ? Camicornes ? En terre, mythes et carpes-licornes ! Il était une fois de petites larves, molles et grasses. Elles étaient treize. Treize à table, assises autour d'un chandelier, sur des tabourets en bois

qu'un maître d'hôtel en livrée leur servirait au dessert, en une sculpturale pièce montée. Dans leurs bols en porcelaine de Chine fumait un potage d'échardes et de sciures. On avait donné à chacune une longue cuillère en argent. Grave manquement aux règles du bien-recevoir, puisqu'elles ne pouvaient évidemment en faire usage... Mais, basta ! Le temps n'est plus aux rêvasseries !

Ma cervelle dilatée lézarde mes tempes, expulse dans mes nerfs une flopée de stimuli sans queue ni tête. Ça y est, j'avance. Le bitume qui a déjà abrasé la semelle de mes chaussures s'attaque maintenant à la plante de mes pieds. Et cette pesanteur cosmique sur mes épaules ! Comme si l'on s'acharnait à me balader le long d'une lime pour me réduire en poudre et en fariner la ville au teint cadavéreux.

Je sens que mes genoux s'entrechoquent, que mes bras dévient de leur axe, que mon corps disloqué n'est plus d'aplomb. Et, surtout, je sens qu'on me regarde. En haut des autobus à impériale, sous l'auvent des tripots et maisons de passe, derrière les meurtrières qui percent les remparts de la cité, dans l'embrasure des sanisettes, peut-être même à travers les grilles d'égouts. Partout !

Aimablement, un passage clouté me prie de traverser la rue, déroulant à mes pieds son tapis en cuir de zèbre. J'accepte. Trahison ! Me voici emporté dans la procession carnavalesque, diluvienne, d'écoliers extatiques ! Comble de l'horreur, au milieu du tumulte et des confettis, un bocal de fèves déchire la toile usée du sac et roule sur le pavé. Pas question de me baisser pour le récupérer. Rien qu'à l'idée de plonger à contre-courant dans ces méandres de jambettes glabres, le souffle vient à me manquer. Une angoisse m'étreint la gorge, comme si l'un de ces serpents constricteurs, entortillé autour de mon cou, me comprimait la pomme d'Adam... Serpent ? Pomme ? Voilà qu'une fièvre maligne embrume mon esprit d'élucubrations édéniques !

Fourbu, au bord de l'apoplexie, je parviens enfin à m'extraire de ce torrent d'arlequins. L'un d'eux envoie un coup de talon dans la conserve au moment où je me coule dans une ruelle. Je vois d'ici mon déjeuner cahoter sur l'asphalte avant de finir bruyamment sa course

en pièces détachées contre le pied d'un bec de gaz. Peste soit des réverbères et des petits morveux !

La venelle humide où je me trouve, flanquée de façades lépreuses, sert de bauge à plusieurs clochards en armure. Dès qu'ils me remarquent, tous rajustent leurs hauberts et gantelets de laine. Amorphes, ils grondent dans la pénombre pisseuse, pareils à des croquemitaines ivres au fond de leur antre. Imprégnés d'alcool, leurs yeux chassieux sont braqués sur moi. Je suis sûr qu'ils n'ont qu'une idée en tête : me délester de mes provisions déjà mises à mal. Si au moins j'avais une toquette à leur jeter en pâture ! Tant pis, je me lance...

Hop ! Voyez comme je zigzague entre eux ! Sur mon passage, ils se redressent en crachant une sorte de venin fait de pituite et de tabac à chiquer. Ah, ah ! Les bougres ne sont pas assez adroits pour faire mouche ! Mais, malgré ma souplesse de biche, la lame experte d'un canif éventre mon sac encore intact dont les nutritives entrailles jonchent maintenant le sol. Saletés de clodos !

Mortellement atteint, le sac pendille le long de ma cuisse telle une outre à sec. Je le garde quand même. Qui sait ? Mon estomac se satisfera peut-être de quelques gueulées de jute. Mâchonné avec patience, ensalivé comme il faut... Cela devrait faire l'affaire... Derrière moi, la canaille puante se retourne avec balourdise dans son lit de fange pour mettre la patte sur mes victuailles.

Le boyau goudronné me régurgite et me plante là, au milieu du champ de foire noir de monde. Ils sont tous là pour moi, je le sais. Ils peuvent toujours faire semblant de ne pas me voir. On ne me la fait pas, à moi.

Cette Tsigane, à l'entrée de la cabine téléphonique, avec son cabas bourré d'ail, de mandragores et de vieux journaux, je suis certain que c'est elle qui va donner le signal. Alors la meute va s'amasser à grands cris et me rembucher. Et quand ils m'auront eu, les mâles se partageront les meilleurs morceaux. Les plus charnus. Les plus goûteux. Les femelles s'accommoderont de ma carcasse et de mes graisses.

Ils me veulent ? Eh bien, soit ! Qu'ils m'attrapent ! Ce n'est pas aujourd'hui encore qu'ils sonneront l'hallali, je le gage ! Je ne leur offrirai pas ce plaisir.

Mes poings se desserrent et rendent leur liberté aux deux sacs. Il me faut lâcher du lest si je veux avoir une chance d'échapper aux mâchoires carnassières de cette bouche multipode... En deux temps trois mouvements, mon corps se ramasse puis se déploie dans toute son ampleur. Taïaut ! L'alarme est donnée. La traque peut débuter.

Une sirène hurle à pleins poumons au sommet du château d'eau en béton. J'entends déjà les chaînes du pont-levis qui s'abaisse. Mes mains se cramponnent aux particules de l'air. Ho ! Hisse ! Mes oreilles se rétractent, les traits de mon visage s'écrasent pour prendre une forme aérodynamique. Et me voilà parti, tel un dard de canon. Ou une pierre de sarbacane. Un boulet de fronde... Non, je voulais dire une pierre de canon, un boulet de sarbacane, un dard de fronde... Oh, et puis zut ! Je ne sais plus. Peu importe.

Je gagne du terrain, sans coup férir. Rien ne m'arrête. En pleine course, je tourne autour des feux tricolores et joue à saute-mouton au-dessus des bornes d'incendie, à chat perché sur les containers à bouteilles. Ah, ah ! Je m'amuse ! Le mobilier urbain m'offre ses agrès pour y exécuter les acrobaties les plus hallucinantes, pendant que mes pensées papillonnent dans un numéro de trapèze volant. De part et d'autre du boulevard, les bateleurs, les diseuses de bonne aventure, les affûteurs de couteaux, les arracheurs de dents et autres bonimenteurs, l'air de rien, poussent leurs carrioles en travers de ma route. Il faut les voir fulminer quand, méthodiquement, je renverse leurs attirails sur la chaussée ! D'ascendance argonautique du côté de ma mère et odyséenne du côté de mon père, je suis voué à naviguer en eaux troubles, entre aujourd'hui et autrefois. Il était une fois moi qui ne me marierai pas, n'aurai aucun enfant et ne vivrai jamais heureux.

La ville est un vaste cynodrome où cliquettent mes rouages de lièvre mécanique. Mais, très vite, le dispositif s'enraye. Kaputt ! Et l'appât métallique s'immobilise au bord de la piste, à hauteur de la gare, d'où

s'échappe une colonne de voyageurs venus de très loin, en renfort. Je ne me retourne pas. Inutile. Je les sens dans mon dos. Ils ont les dents qui grincent, la langue qui claque et palpète. Les plus rapides sont déjà là. Les autres les rejoindront dans quelques minutes. Bientôt, ils seront au complet.

Naturellement, aucun d'eux ne me regarde. Cela fait partie de leur stratégie. Sous sa capuche d'alchimiste, la Tsigane dissimule sa fringale derrière la une d'une gazette jaunie. Ce n'est pas de l'eau que va m'envoyer au visage la lance à incendie de ce sapeur-pompier qui passe, là, droit sur son camion, mais une gerbe de vitriol. Pour dissoudre ma chair. Et faciliter l'ingestion. Quant à ce balayeur basané, là-bas, et cet épagneul sans collier qui ne le quitte pas d'une semelle, sur le qui-vive, ils n'ont vraiment pas l'air catholique. Leurs costumes enfilés à la va-vite laissent à désirer. J'aperçois sous le gilet fluorescent de l'homme les ailes repliées d'une gargouille et, dans le pelage du chien, la corne vrillée d'un monocéros... Et cette bonne d'enfant qui, comme par hasard, déboule à l'instant du square en s'affairant autour de son landau pour équiper d'une bavette les gamins entassés dans leur bêtaillère. C'est là-dedans qu'elle essuiera tout à l'heure leur menton dégoulinant de sang. Mon sang.

Lequel d'entre eux va me porter le coup de grâce ? Les paris sont ouverts ! Pour ma part, je mise tout sur le patriarche nonagénaire qui claudique dans ma direction. Sa canne me fait l'effet de s'élargir à mesure qu'il avance... Lorsqu'il sera à un mètre de moi, il ouvrira mon crâne d'un coup de gourdin. D'un seul coup d'un seul. C'est à lui, bien entendu, que reviendra l'honneur d'ingurgiter mon cerveau. Il ne peut rien avaler d'autre. Il a bien trop peur d'ébrécher les crocs en céramique de sa prothèse immaculée. Il lui faut sa ration de mou. Je suis désolé, mon vieux, de te frustrer d'une agape, mais on m'appelle...

Dans un jet de vapeur, un monstrueux sifflet me suggère en effet de traverser la voie ferrée séance tenante. Pourquoi m'y opposer ? Quelle tête feront-ils, tous, en voyant le rostre de la locomotive disperser mon corps aux quatre vents ? Je brûle de le savoir !

Mais, avant que je n'aie pu faire un pas, une ombre froide et subreptice tombe sur ma calotte crânienne. J'ai le pressentiment que ce choc, quoique subtil, n'est pas bénin. Et qu'il y aura des complications. Ça va bientôt commencer.

En une fraction de seconde, un appel d'air psychique a fait se soulever le rideau de ma mémoire, causant des dommages irrémédiables. Sous le voileage, une sorte de fluide menstruel s'est extravasé. En recouvrant mes fibres, il y fait poindre à présent des nodules et des ganglions, remembrances cancéreuses d'une féerie ancienne, infectes réminiscences d'une contagerie décadente. Pronostic vital... Phase terminale. Ça a commencé.

Pour qui croassent les corbeaux ?

Il était une fois, à la croisée de trois chemins hérissés d'herbes folles, un large chêne dégarni. Ses deux branches les plus basses fuyaient dans des directions contraires, l'une vers le ponant l'autre vers le levant. Elles lui dessinaient une telle silhouette qu'on l'eût plus volontiers pris pour un calvaire bancal planté à la va-vite que pour un arbre plusieurs fois centenaire. L'une d'elles supportait le poids de deux chaînes épaisses au bout desquelles la planche en bois moussue d'une balançoire pendait de travers.

Tous les soirs, sa chevelure blonde embrasée par les feux agonisants du crépuscule, une fillette, gratifiée du beau nom d'Eugénie, se frayait un chemin à l'aide d'une petite serpe au milieu des ronces et des ajoncs qui repoussaient aussi vite que les têtes d'une hydre. Et, d'un pas mesuré, elle allait s'asseoir sur le siège fragile de la balançoire.

Une corde grossière était nouée au milieu de la branche opposée. À son extrémité, le cadavre anonyme d'un pendu oscillait, écorché avec patience par les insectes nécrophages.

« Bien le bonsoir, mon bon pendu ! » lui lançait la petite fille mutine en lissant sa robe pourpre de poupée du plat de la main pour en chasser tous les vilains plis.

Appuyée sur la pointe de ses délicates bottines à lacets, elle s'élançait et commençait à se balancer, ses petites mains d'un blanc laiteux agrippées au fer froid des chaînes. Battant l'air de ses courtes jambes, la tête inclinée selon une chorégraphie parfaite, elle gagnait en célérité à chacune de ses allées et venues et répandait dans les airs les sons clairs de chansonnettes frivoles.

*

Jamais elle ne se lassait du mouvement et du bruit. Bien au contraire, elle veillait à ne surtout pas les interrompre car l'un et l'autre tenaient éloignés les corbeaux affamés, qui, dans les peupliers tout proches, laissaient entendre leur fureur, et les empêchaient de faire disparaître, becquée par becquée, son muet compagnon de jeu.

Pour cela, les oiseaux la haïssaient car une telle quantité de charogne, cuite à point par le soleil, constituait un mets de choix, d'une grande rareté, dont ils ne pouvaient hélas disposer à leur guise. Taraudés par la faim, les corbeaux rongeaient leur frein sur leurs juchoirs, éperonnant la petite Eugénie de leurs regards, acérés comme une malédiction vieille de plusieurs âges.

Riant de leur colère, la jeune fille chantait avec un plaisir redoublé. Comme il lui était agréable de fredonner tous ces airs joyeux de sa voix d'angelot ! Comme elle était fière de donner au pendu la pleine mesure de son talent ! Parfois, il lui semblait que ses formules mélodiques atteignaient une beauté si parfaite, si émouvante, que le cœur de son ami trépassé s'emplissait de l'écho de battements révolus.

Quand, enfin, son répertoire se trouvait épuisé, Eugénie engageait une longue conversation avec le pendu, sans cesser de se balancer. Elle prenait soin d'entrecouper ses paroles de silences, au cas où la langue gonflée du cadavre se détacherait de ses lèvres sèches pour produire quelque bruit mou en manière d'assentiment ou de désapprobation.

Elle lui confiait des secrets, lui faisait part de ses joies et de ses peines, le divertissait par des devinettes et des charades. Si elle avait eu une amie et confidente de son âge, Eugénie ne lui aurait pas offert avec une plus grande confiance les clefs de son cœur.

Les heures passaient vite et lorsque la nuit, noire et morne, s'était partout installée, la fillette descendait à regret de sa balançoire. Sans même un lampion pour se guider parmi les herbes de buissons épineux, elle revenait sur ses pas, la mort dans l'âme car elle savait que les cor-

beaux profitaient de son absence pour se livrer à leurs abjectes ripailles tant convoitées.

Lorsqu'elle revenait, le lendemain soir, il lui était toujours aussi pénible de trouver son compagnon plus maigre que la veille, privé d'une oreille, d'un doigt. Ces détestables oiseaux, repus, croassaient d'une complaisance perverse, quelque part dans la ramée des peupliers, aiguissant leurs becs tapageurs contre les troncs. Dissimulant son chagrin dans les longues tresses de vocalises qu'elle laissait s'échapper de sa gorge menue, Eugénie se balançait avec non moins d'entrain, tandis que ses yeux fouillaient le feuillage des arbres, à la recherche de ses rivaux.

*

Ceux-ci finirent cependant par s'habituer à sa présence et apprirent peu à peu à ne plus la craindre. Par bravade, l'un d'eux se détachait parfois du groupe pour se laisser tomber sur l'épaule du pendu et lui entamer la joue d'un rapide coup de bec. Avant de s'enfuir à tire-d'aile avec la prestesse scélérate d'un détrousseur, le volatile se tournait vers Eugénie et, à son intention, agitait d'un air victorieux le trophée de chair soustrait au cadavre.

L'enfant délaissa dès lors sa balançoire pour faire le guet, assise en tailleur sur la dalle de terre stérile sous les pieds ballants de son protégé. Il lui fallut user du fil de sa serpe contre un oiseau plus hardi que véloce pour de nouveau gagner la crainte de ses ennemis.

Mais l'esprit artificieux des corbeaux, dont la faim était l'inspiratrice la plus persuasive, conçut bientôt une nouvelle machination. Les attaques individuelles devinrent des assauts en règle.

Et les oiseaux, grêlons de plumes noires, s'abattirent sur le corps mort en une averse de griffures et de morsures. Une serpe pour une vingtaine de corbeaux. Dans la confusion, ceux que la lame ne mettait pas en pièces profitaient du massacre des leurs pour gonfler leur jabot de victuailles putréfiées.

Quand ses assaillants s'en retournaient en leur repaire pour y digérer leurs rapines en silence, Eugénie s'appliquait à panser les blessures de son compagnon mutilé. La fillette paraît, pour cela, son ramage des modulations les plus lénifiantes et melliflues.

Hélas, à chaque charge des corbeaux succédait une autre, plus violente encore. Déterminés à ne laisser derrière eux que la blancheur crayeuse de l'os brut, les volatiles s'acharnèrent et surent bientôt esquiver chacune des estocades de la serpe. Eugénie lutta aussi longtemps que le lui permirent ses bras meurtris par des coups de griffes portés en traître, jusqu'à ce que mourût en elle toute étincelle de force et de volonté.

*

Alors, sans même un scrupule ni un regret, comme si elle n'avait jamais guetté avec hâte l'heure d'aller tenir compagnie à son pendu, elle renonça. Il lui était devenu insupportable de s'adonner à ce jeu dont elle n'était plus maîtresse.

Déçue, lasse de voir toutes ses paroles, murmurées ou chantées, se briser contre les restes du suicidé sans parvenir à leur insuffler un semblant de vie, Eugénie n'obéit plus qu'à sa rancœur.

« Vois-tu, mon bon pendu, se prit-elle à déclamer à la manière d'une tragédienne, seul tu as longtemps été et seul il te faudra être à nouveau. Il te faut comprendre que ton silence me pèse. Tout est de ta faute, sache-le : si mes chansons t'avaient inspiré le plus petit éloge, si mon dévouement m'avait valu un peu de ta gratitude, je me serais pendue pour toi à la chaîne de cette balançoire. Pour toi, et pour m'épargner la vision du dernier os de ton corps roulant dans les herbes hautes... »

Telle une poupée passée de mode qui, au lieu d'être reléguée pour un repos mérité au fond d'une boîte, se retrouve condamnée à être démembrée par les mains qui la coiffaient jadis, le pendu fut le pantin supplicié d'un jeu sadique. Et par une volonté commune de nuire, en guise d'accord tacite, les ennemis de toujours se firent complices.